

Anthologie de lieux communs dans les poèmes du XVI^e siècle et alentour disponibles sur Gallica, le site Internet de la Bibliothèque nationale de France.

Topos des suppliciés : 11 poèmes

Textes modernisés suivis des textes originaux,
établis sur les éditions disponibles sur gallica.bnf.fr

Version 11 révisée et augmentée le 17/03/25.

DES AUTELS	1550	BERTHRAND	1599
1) <i>Le beau Phébus...</i>	1553	8) <i>Baigne-toi dans mon sang...</i>	1609
RONCARD		GARNIER (Claude)	
2) <i>Je voudrais être...</i>	1557	9) <i>Quelle splendeur...</i>	1618
MAGNY		BERNIER DE LA BROUSSE	
3) <i>Amour a fait de moi...</i>	1578	10) <i>Le feu, les coulevreaux...</i>	1625
HESTEAU		AMYRAUT	
4) <i>Passants ne cherchez plus...</i>		11) <i>Comme Sisyphe...</i>	
5) <i>L'impudent Ixion...</i>	1585		
BIRAGUE			
6) <i>Plutôt les pâles Sœurs...</i>	1587		
LE POULCHRE			
7) <i>À mon cruel tourment...</i>			

DES AUTELS, Guillaume, *Repos de plus grand travail*, Lyon, Jean de Tournes et Guillaume Gazeau, 1550, *Épigrammes*, « À sa Sainte », p. 26.
 <<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k79127w/f27>>

Texte modernisé

Le beau Phébus donnant clarté aux jours
 Qui environne en courant bien grand'erre
 Trois cieux, le feu, l'air, la mer et la terre,
 En finissant recommence son cours :
 Ixion fait sus sa roue maints tours,
 Se suit, se fuit, à soi-même fait guerre :
 Et Sisyphe est toujours après sa pierre
 Selon l'arrêt des infernales cours.
 Ceux grande peine ont éternellement,
 Qui n'est jamais par le temps avancée,
 Et n'ont repos une heure seulement :
 Ainsi est-il, Sainte, de ma pensée,
 Qui de toi est continuellement,
 Jamais finie, et toujours commencée.

Texte original

*Le beau Phebus donnant clarté aux iours
 Qui environne en courant bien grand erre
 Trois cieux, le feu, l'air, la mer & la terre,
 En finissant recommence son cours:
 Ixion fait sus sa roue maints tours,
 Se suit, se fuit, à soymesme fait guerre:
 Et Sisyphe est tousiours apres sa pierre
 Selon l'arrest des infernales cours.
 Ceux grande peine ont eternellement,
 Qui n'est iamais par le temps auancee,
 Et n'ont repos vne heure seulement:
 Ainsi est-il, Sainte, de ma pensee,
 Qui de toy est continuellement,
 Iamais finie, & tousiours commencee.*

RONSARD, Pierre de, *Les Amours augmentées*, Paris, veuve Maurice de La Porte, 1553, *Les Amours*, pp. 52-53.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8609593q/f68>>

Texte modernisé

JE voudrais être Ixion et Tantale,
Dessus la roue, et dans les eaux là-bas :
Et quelquefois presser entre mes bras
Cette beauté qui les anges égale.

S'ainsin était, toute peine fatale
Me serait douce, et ne me chaufferait pas,
Non d'un vautour fusté-je le repas,
Non, qui le roc remonte et redévale.

Lui tâtonner seulement le tétin
Échangerait l'obscur de mon destin
Au sort meilleur des princes de l'Asie :

Un demi-dieu me ferait son baiser,
Et flanc à flanc entre ses bras m'aiser,
Un de ceux-là qui mangent l'Ambroisie.

Texte original

I*E voudrois estre Ixion & Tantale,
Dessus la roüe, & dans les eaus la bas:
Et quelque fois presser entre mes bras
Cette beauté qui les anges egale.*

*S'ainsin étoit, toute peine fatale
Me seroit douce, & ne me chaufferoit pas,
Non d'vn vautour fustai-ie le repas,
Non, qui le roc remonte & redeuale.*

*Lui tatonner seulement le tetin
Echangeroit l'oscur de mon destin
Au sort meilleur des princes de l'Asie:*

*Vn demidieu me feroit son baiser,
Et flanc a flanc entre ses bras m'aiser,
Vn de ceus la qui mengent l'Ambrosie.*

MAGNY, Olivier de, *Les Soupirs*, Paris, Vincent Sertenas, 1557, sonnet CLXI, ff. 53v°-54r°.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8609598s/f118>>

Texte modernisé

Amour a fait de moi un Enfer tout nouveau,
 Où superbe il se tient gouvernant comme maître,
 Et d'autant de tourments qu'aux Enfers on dit être,
 D'autant ou plus encor il m'emplit le cerveau.
 Un Tantale je suis près des fruits et de l'eau,
 Mourant de faim et soif sans me pouvoir repaître :
 Au nombre de ces Sœurs aussi l'on me peut mettre,
 Qui s'efforcent d'un crible épuiser un ruisseau.
 Un Ixion je suis, qui moi-même me tourne,
 Et me fuis, et me suis, et jamais ne séjourne :
 Un Sisyphe je suis tout chargé de souci.
 Mon œil est un vrai Styx, un Vulcain mon haleine,
 Mais par tel point Amour me fait ore être ainsi,
 Qu'il me plaît ne bouger jamais de cette peine.

Texte original

*Amour a fait de moy vn Enfer tout nouueau,
 Où superbe il se tient gouuernant comme maistre,
 Et d'autant de tourmens qu'aux Enfers on dit estre,
 D'autant ou plus encor' il m'emplit le cerueau.
 Vn Tantale ie suis pres des fruictz & de l'eau,
 Mourant de fain & soif sans me pouuoir repaistre:
 Au nombre de ces Sœurs aussi lon me peut mettre,
 Qui s'efforcent d'vn crible épuiser vn ruyseau.
 Vn Ixion ie suis, qui moy-mesmes me tourne,
 Et me fuys, & me suis, & iamais ne seiourne:
 Vn Sisyphe ie suis tout chargé de soucy.
 Mon œil est vn vray Stix, vn Vulcan mon aleine,
 Mais par tel point Amour me fait ore estre ainsi,
 Qu'il me plait ne bouger iamais de ceste peine.*

HESTEAU, Clovis, *Les Œuvres poétiques*, Paris, Abel L'Angelier, 1578, II, *Amours*, LXVII, f° 49v°.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86196562/f124>>

Texte modernisé

Passants ne cherchez plus dessous l'Orque infernale
 D'Ixion, de Sisyphe, et des Bélides sœurs
 Comme aux siècles passés les travaux punisseurs,
 Ni l'importune soif du malheureux Tantale.
 Ni cherchez plus le feu du serviteur d'Omphale,
 Ni du fils d'Agénor les oiseaux ravisseurs,
 Le fuseau, le travail, les ciseaux meurtrisseurs,
 Ni l'effroyable horreur de la troupe fatale.
 Car sans tenter Junon, sans tuer, sans voler,
 Je tourne, monte, emplis, roue, cuve, rocher :
 Et sans tromper les Dieux, ou leurs secrets redire,
 La soif me cuit dans l'eau et ne puis l'étancher,
 Mille fâcheux Démons me ravissent ma chair,
 Et bref dans moi Pluton s'est fait une autre Empire.

Texte original

*Passans ne cherchez plus dessous l'Orque infernale
 D'Ixion, de Sisiphe, & des Bellides sœurs
 Comme aux siecles passez les trauaux punisseurs,
 Ny l'importune soif du mal-heureux Tantale.
 Ny cherchez plus le feu du seruiteur d'Omphale,
 Ny du fils d'Agenor les oiseaux rauisseurs,
 Le fuseau, le trauoil, les ciseaux meurtrisseurs,
 Ny l'effroyable horreur de la troupe fatale.
 Car sans tenter Iunon, sans tuer, sans voller,
 Je tourne, monte, emplis, roue, cuue, rocher:
 Et sans tromper les Dieux, ou leurs secrets redire,
 La soif me cuit dans l'eau & ne puis l'estancher,
 Mille fascheux Daimons me rauissent ma chair,
 Et bref dans moy Pluton s'est fait vne autre Empire.*

HESTEAU, Clovis, *Les Œuvres poétiques*, Paris, Abel L'Angelier, 1578, III, *Divers Poèmes*, Sonnet, f° 80r°.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86196562/f185>>

Texte modernisé

L'impudent Ixion trompé du faux nuage,
 Pourchassant de Junon la haute déité :
 Eut pour juste loyer de sa cupidité,
 L'inespéré labeur d'un éternel rouage.
 L'audacieux Icare aveuglé de courage,
 Pour s'être plus haussé que son vol limité,
 Fut justement puni de sa témérité,
 Trébuchant dans la mer privé de son plumage.
 L'orgueilleux Phaéton chut encore des Cieux,
 Dans l'humide Océan : et trop ambitieux,
 S'acquêta le surnom d'arrogant et ignare.
 Hélas sauve-moi donc, qui ai seul plus osé,
 Ayant en ton honneur ce discours composé :
 Que n'avaient Ixion, Phaéton, et Icare.

Texte original

*L'impudent Ixion trompé du faux nuage,
 Pourchassant de Iunon la haute deité:
 Eut pour iuste loyer de sa cupidité,
 L'inesperé labeur d'vn eternal rouage.
 L'audacieux Icare aueuglé de courage,
 Pour s'estre plus haussé que son vol limité,
 Fut iustement puny de sa temerité,
 Tresbuchant dans la mer priué de son plumage.
 L'orgueilleux Phaëton cheut encore des Cieux,
 Dans l'humide Occean: & trop ambitieux,
 S'acquesta le surnom d'arrogant & ignare.
 Helas sauve moy donq, qui ay seul plus osé,
 Ayant en ton honneur ce discours composé:
 Que n'auoient Ixion, Phaëton, & Icare.*

BIRAGUE, Flaminio de, *Les premières Œuvres poétiques*, Paris, Thomas Perier, 1585, *Premières Amours*, sonnet XIX, f° 6r°.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bd6t57516273/f22>>

Texte modernisé

Plutôt les pâles Sœurs me privent de lumière,
Et m'envoyent aux creux des enfers pleins d'horreur
Éprouver de Pluton l'effroyable terreur,
Et ouïr de Minos la sentence dernière.

Plutôt de Prométhé la douleur coutumière
Me tourmente toujours, et l'ardente fureur
Des filles d'Achéron toujours pleines d'erreur
Bourrelle mon esprit d'une rage meurtrière.

Plutôt puissé-je encor souffrir la passion
De l'avare Tantale, et du fol Ixion,
Du cauteleux Sisyphe, et du paillard Titye :

Que j'adore inconstant jamais autre beauté,
Que la vôtre, Madame, en qui la loyauté,
Les Grâces, et l'Amour ont leur place choisie.

Texte original

*Plustost les palles Sœurs me priuent de lumiere,
Et m'enuoyent aux creux des enfers pleins d'horreur
Esprouuer de Pluton l'effroyable terreur,
Et ouir de Minos la sentence derniere.*

*Plustost de Promethé la douleur coustumiere
Me tourmente tousiours, & l'ardante fureur
Des filles d'Acheron tousiours pleines d'erreur
Bourrelle mon esprit d'vne rage meurtriere.*

*Plustost puisse-ie encor souffrir la passion
De l'auare Tantale, & du fol Ixion,
Du cauteleux Sisyphe, & du paillard Titie:*

*Que i'adore inconstant iamais autre beauté,
Que la vostre, Madame, en qui la loyauté,
Les Graces, & l'Amour ont leur place choisie.*

LE POULCHRE, François, *Les sept livres des honnêtes Loisirs*, Paris, Marc Orry, 1587, *Les Amours d'Adrastie*, sonnet 10, f° 231r°v°.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k72630g/f460>>

Texte modernisé

À mon cruel tourment la roue d'Ixion
 Ne se peut comparer, non plus que de Tantale
 L'extraordinaire soif aucunement n'égale
 Le désir violent de mon affection,
 Sisyphe et son rocher est une passion
 Que j'estime aussi peu, que la peine infernale
 Du cœur de celui-là que le vautour avale,
 Sans qu'il en ait jamais de diminution.
 Qui plus est, les poisons qu'au fond de sa poitrine
 Avecque les horreurs recèle Proserpine,
 Dont sentent les effets les esprits criminels,
 Ne leur font de mon mal la centième partie,
 Ni celle-là qui tient le ciseau coupe-vie
 N'en fit jamais la dîme à pas un des mortels.

Texte original

*A mon cruel tourment la roüe d'Ixion
 Ne se peut comparer, non plus que de Tantale
 L'extraordinaire soif aucunement n'egale
 Le desir violant de mon affection,
 Sisiphe & son rocher est vne passion
 Que i'estime aussi peu, que la peine infernalle
 Du cœur de celluy-là que le vautour aualle,
 Sans qu'il en ait iamais de diminution.
 Qui plus est, les poisons qu'au fond de sa poitrine
 Auecques les horreurs recelle Proserpine,
 Dont sentent les effects les esprits criminels,
 Ne leur font de mon mal la centiesme partie,
 Ne celle là qui tient le ciseau coupe-vie
 N'en feist iamais la disme à pas vn des mortels.*

BERTHRAND, François, *Les premières Idées d'Amour*, Orléans, Fabian Hotot, 1599, *Le second livre des Amours d'Europe*, sonnet 36, pp. 63-64.
 <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k133945s/f73>>

Texte modernisé

Baigne-toi dans mon sang misérable Vautour,
 Becquette ensanglanté mon foie et ma poitrine,
 Assouvis-moi ta faim, et ta serre maline,
 Et sans me retuer ne passe pas un jour.

J'endure mon orgueil, me guindant au séjour
 Où aveuglé je pris de la flamme divine,
 Et si l'autre aviva de feu sa forme indigne,
 De ce feu je fais naître et moi et mon amour.

Si pour avoir l'esprit en ses pensements brave,
 Et ne concevoir rien qui ne soit haut et grave,
 L'on meurt sur un rocher mille fois sans mourir :

Vautour saccage-moi et mon foie et ma vie,
 Car vivant et mourant il me plaît de souffrir,
 Et rendre Prométhée exempt de toute envie.

Texte original

*Baigne toy dans mon sang miserable Vautour,
 Bequette ensanglanté mon foye & ma poictrine,
 Assouuis moy ta faim, & ta serre maline,
 Et sans me retuer ne passe pas vng iour.*

*J'endure mon orgueil, me guindant au seiour
 Où aueuglé ie pris de la flamme diuine,
 Et si l'autre auiua de feu sa forme indine,
 De ce feu ie fais naistre & moy & mon amour.*

*Si pour auoir l'esprit en ses pensemens braue,
 Et ne conceuoir rien qui ne soit haut & graue,
 L'on meurt sur vng rocher millefois sans mourir:*

*Vautour saccage moy & mon foye & ma vye,
 Car viuant & mourant il me plaist de souffrir,
 Et rendre Promethée exempt de toute enuye.*

GARNIER, Claude, *L'Amour victorieux*, Paris, Gilles Robinot, 1609, *Sonnets tirés de l'Harmonie de l'Auteur*, XCVIII, f° 161r°v°.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k719829/f345>>

Texte modernisé

Quelle splendeur éclate en son bel œil !
 Ains en la forge où mon âme est brûlante :
 Quel or éclaire en sa tresse volante !
 Ainçois au rets qui fait naître mon deuil.
 Quel baume coule et distille, à son veuil,
 De sa parole en mes nerfs distillante !
 Mais de la source où ma plai' violente
 Prend origine et me guide au cercueil.
 Ah ! quels attraits ! Ah quelles beautés saintes
 Logent en elle ! ains des cruautés peintes
 De mes tourments pères de mes soucis.
 Je voudrais être et Sisyphe et Titye
 Pour le moins fier de ces maux adoucis,
 Qui de leur miel enaigrissent ma vie.

Texte original

*Quelle splendeur éclate en son bel œil !
 Ains en la forge où mon ame est brulante :
 Quel or éclaire en sa tresse volante !
 Ainçois au ret qui fait naitre mon dueil.
 Quel bâme coule & distile, à son vueil,
 De sa parôle en mes ners distilante !
 Mais de la source où ma play' violante
 Prand origine & me guide au cercueil.
 Ha ! quels atrais ! ha quelles beautez saintes
 Logent en elle ! ains des cruautez peintes
 De mes tourmans peres de mes soucis.
 Ie voudrois être & Sysiphe & Tytie
 Pour le moins fier de ces maus adoucis,
 Qui de leur miel en-aignrissent ma vie.*

BERNIER DE LA BROUSSE, Joachim, *Les Œuvres poétiques*, Poitiers, Julian Thoreau, 1618, *Les Aventures de Cloris et de Marphire*, « Rencontre III », XVI, f° 59r°.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1090269b/f141>

Texte modernisé

LE feu, les couleuvreaux et le fouet d'Alecton,
 Le martyr infini du Lapithe Phlégye,
 Du père de Pélops la faim non assouvie,
 Et du fils de Japet l'aigle grand et félon.
 Le lacrymable Styx, le bourbeux Achéron,
 Les puantes odeurs de l'une et l'autre harpie,
 Du chien triple-gosier la cruelle furie,
 Bref tous les maux qui sont au palais de Pluton :
 Me seraient à souffrir plus doux, et désirables,
 Que le triste récit des forfaits misérables
 Dont ton cœur est tenté par ce faux garnement :
 Hélas ! fuis pour ton bien ses chansons blandissantes,
 „Car ce n'est pas assez de vivre chastement,
 „Il faut brider l'orgueil des langues médisantes.

Texte original

L*E feu, les couleuvreaux & le fouët d'Alecton,*
Le martyr infiny du Lapithe Phlegye,
Du pere de Pelops la faim non assouuie,
Et du fils de Iapet l'aigle grand & felon.
Le lacrymable Styx, le bourbeux Acheron,
Les puantes odeurs de l'vne & l'autre harpie,
Du chien triple-gosier la cruelle furie,
Bref tous les maux qui sont au palais de Pluton:
Me seroyent à souffrir plus doux, & desirables,
Que le triste recit des forfaits miserables
Dont ton cœur est tenté par ce faux garnement:
Helas ! fuiy pour ton bien ses chansons blandissantes,
„Car ce n'est pas assez de viure chastement,
„Il faut brider l'orgueil des langues mesdisantes.

AMYRAUT, Moïse, *150 Sonnets chrétiens*, Paris, Pierre Des Hayes, 1625, sonnet CXXIII, p. 66.

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k15188887/f72>

Texte modernisé

Comme Sisyphe aller toujours roulant,
 Suant d'ahan, soufflant à grosse haleine,
 Un dur caillou que du mont en la plaine
 Bronchant à bonds son poids va reboulant.
 Comme Titye en un sable relent
 Entre-moiteux de l'onde stygienne,
 Donner son foie, une éternelle peine,
 À mille oiseaux qui le vont violant.
 Avoir toujours ainsi qu'une tempête
 Prête en la nue, à plomb dessus la tête
 Un roc pendu dont on est menacé,
 Toujours verser avec la cruche pleine
 Une eau fuyarde en un tonneau percé,
 C'est là l'ébat de cette race humaine.

Texte original

*Comme Sisyphe aller toujours roulant,
 Suant d'ahan, soufflant à grosse haleine,
 Vn dur caillou que du mont en la plaine
 Bronchant à bonds son poids va reboulant.
 Comme Titye en vn sable relant
 Entre-moiteux de l'onde stygienne,
 Donner son foye, vne eternelle péne,
 A mille oiseaux qui le vont violant.
 Auoir tousiours ainsi qu'vne tempeste
 Preste en la nuë, à plomb dessus la teste
 Vn roc pendu dont on est menacé,
 Tousiours verser avec la cruche pleine
 Vne eau fuyarde en vn tonneau percé,
 Cest là l'esbat de ceste race humaine.*